

Boris Schreiber a écrit quatre romans autobiographiques.

La série est inaugurée par *Le Lait de la nuit* (1989). Le premier roman et *Le Tournesol déchiré* (1991) font revivre une enfance vagabonde, d'abord fastueuse puis indigente, le menant de Paris à Berlin, Anvers, Bruxelles, Riga, Paris enfin. Les angoisses des adultes au bord du dénuement retentissent dans le cœur du petit garçon solitaire. Cette souffrance du passé s'associe en lui à celle de l'écrivain qu'il est devenu. Comment expliquer la méconnaissance de son œuvre ? Est-il un génie raté ou un raté de génie ? Le présent est aussi mystérieux que le passé, tel est le témoignage rendu par *La Douceur du sang* (2003). Ce n'est plus la méchanceté des hommes que redoute l'auteur mais « l'ennemi vigilant et funeste, le Temps ». C'est ce qu'exprime rudement la phrase initiale du texte : « Tu as encore avancé, salope » (p. 9).

Ainsi s'ouvre la première partie, le livre en compte trois. Boris dans son bureau à Paris ou à Long Island, au bord de la mer qu'il préfère à sa piscine, ressasse et ratiocine. Dans ce décor conçu pour le milliardaire qu'il est, il vit auprès de Bague, sa femme intelligente, dévouée, aimante. Il n'est pas heureux et en cela rejoint l'humanité commune, il manque toujours quelque chose pour que l'état présent soit parfait. Mais son cas est tragique : il s'est engagé à témoigner par des écrits fulgurants de l'impardonnable horreur de la persécution. La beauté, la jeunesse... il n'a pas consacré toutes ses forces à l'œuvre qui, à présent, se dérobe. Il ne s'agit pas seulement de la main qui s'enraidit, de l'esprit qui ne restitue plus la terreur des Juifs vivants sous une menace de mort permanente, non pour ce qu'ils avaient fait mais pour ce qu'ils étaient. Il aurait eu les moyens de recréer le passé, de faire sentir son frémissement affreux et unique, mais pour redonner vie aux martyrs, il faudrait un cœur pur, il faudrait « ne pas [se] sentir épuisé d'être à l'image de ce que [l'on] fuit » (p. 25).

Il semble victime d'une sorte de censure intérieure. Un éclaircissement sur ce point est donné par « [son ami] Arnold », écrivain d'origine russe, comme lui. Hors ce point, ils sont diamétralement opposés : Arnold s'applique à ne pas décevoir l'attente de son public, il est un auteur que l'on connaît et qui se vend bien. Ce qu'il produit ce sont des « stérilités » (p. 80) ; s'il changeait de voie, on l'abandonnerait. Boris s'exprime par éclats, par éclairs, or, au cœur du lecteur le plus informé, le plus sérieux, se dissimule un enfant qui aime les histoires. En outre, comment se poser en juge, en justicier, lorsque la lourdeur de la main est aussi conséquence du poids sur la conscience ? Il n'a pas payé « Mais ne pas payer c'est à quel prix ? » (p. 37).

Sur la plage sa « haine de la haine » va être ravivée par sa rencontre avec une « vieille toquée », espèce qu'il a le don d'attirer, ce que déplore Bague. Sylvia Thùn est romancière et spécialiste des Mayas. La haine règne sur le monde, lui assure-t-elle. Elle ne règne plus en Europe ? Qu'il aille regarder ce qu'il en est en Amérique du Sud, les anciens dieux mayas y sont tout puissants.

Deux événements vont le projeter vers le Nouveau Monde : Bague lui apprend qu'elle attend un enfant, perspective qui lui fait horreur, or, par l'intermédiaire de Sylvia Thùn, il peut se rendre au pays des Mayas chez une femme très fortunée qui accueille artistes et écrivains, Dolorès d'Almagro.

La seconde partie (p. 71-191) est le récit d'un séjour vécu et rêvé dans une Amérique du Sud imprécise « Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce que je fous ici ? » (p. 71). Boris est accueilli dans un château de conte de fée : on y est servi à la perfection, dans le silence, la

domesticité n'est représentée que par le majordome Felipe. Boris est très surpris de retrouver son ami Arnold, invité lui aussi. Leur confrontation se renouvelle aussitôt, Arnold se tue de travail pour vivre, moyennant quoi Boris le traite de « salonnard » de « fonctionnaire de son inspiration » (p. 170) ; à Arnold qui lui demande ce qu'il veut, il répond « L'écriture » (p. 184) ; mais ce qui l'empêche de s'y mettre c'est son « inécriture cunéiforme » (p. 184). Il lui faut inventer une manière d'exprimer le monde, le bavardage commun des autres romanciers ne lui servirait de rien. Ils ne peuvent se comprendre mais ils peuvent se parler, ce qui est impossible avec ceux qui ignorent le doute, la détresse, la misère de l'écrivain. Au moins eux comprennent qu'ils ne se comprennent pas. Ils se retrouvent au bout du monde par une sorte de hasard, il n'y a jamais de raison valable à un événement. Cette histoire ressemble à un roman de Boris...

La seigneuresse du château, Dolorès d'Almagro, n'est attachée ni aux arts ni aux lettres. Elle est fidèle aux goûts de son mari. Très fortuné, de passage en Hongrie, un homme un peu voûté s'est épris d'une misérable et splendide jeune fille, devenue Dolorès d'Almagro ; elle regrette de n'avoir pas vraiment aimé ce mari à tous égards digne de l'être. Une certaine analogie de situation rapproche Boris et Dolorès d'Almagro : ils sont « deux misérables fastueux » (p. 133). Ils ne sont pour rien dans ce qu'ils ont, Boris doit tout à son père, elle à son mari. Affinité qui ne les rapproche pas. Elle n'a pas le devoir d'exprimer une certaine vue du monde. Boris doit inventer une expression nouvelle qui ne raconte pas, qui ne séduit pas, qui soit l'horreur mise à nu. Ce qui est profondément senti est inexprimable, même dans une situation banale. Ainsi Boris a déposé un bouquet magnifique sur la fenêtre de sa mère, à l'aurore de son anniversaire, elle le gratifie d'un froid « Merci. On s'embrassera demain. » « Il m'arrive encore de me lever très tôt pour offrir les fleurs de mes élans. » « On s'embrassera demain. » (p. 140).

Le lecteur attentif est pétrifié par ce désespoir si profond qui ne peut s'exprimer ni par l'imprécation, ni par l'émotion vibrante, ni par la description d'une intériorité ravagée. La langue de sa douleur – celle de tout un peuple –, il a le sentiment de ne l'avoir pas encore inventée, alors que le temps lui manque (la salope avance toujours). Même impuissance devant le désarroi de Dolorès « Je ne sais rien faire d'autre que de tremper mon quignon de vie dans la vinasse de mes prétentions » (p. 181). Qui d'autre a osé rendre avec cette exactitude la crudité du langage intérieur de celui qui écrit « mon regard méprisant sur moi » (p. 98) ?

Il est empli de doutes. Et s'il n'était pas dans l'erreur, « ce monde qui ne le voit pas » (p. 101) ? Il lui faut « choisir une autre lumière, celle qui m'attend lorsque mes yeux seront fermés [...] Pourtant j'ai peur du tunnel sous demain » (p. 101).

C'est l'ouvrage de Boris Schreiber dans lequel la lueur d'espérance vacille au point d'être à peine perceptible. De retour à Paris, il guette le soir la lumière de la chambre de Bague, auprès de qui il « n'ose pas revenir ». Arnold est mort. Il lui reste à écrire « un roman suicidaire dans la douceur du sang » (p. 197).

Rester fidèle à sa mission d'écrivain, c'est l'unique justification de son existence. Une espérance, au bord de la désespérance. Le livre le plus noir de Boris Schreiber, dans la tonalité la plus simple. Un exploit qui récompense le lecteur attentif et patient.

Colette Cazenobe